

LA FOI ET LA LITURGIE AUX RISQUES DU SENTIMENTALISME

A chaque fois que je fais un cours à des étudiants qui poursuivent des études supérieures, je leur impose une règle qu'ils devront respecter. Bien qu'ils soient libres de dire ce qu'ils pensent, ils n'ont pas le droit de commencer une phrase en disant « Je pense que... » ou de poser une question qui commence par « Ne croyez-vous pas que... » Je lis d'abord la surprise sur le visage des étudiants. Ensuite, je leur dit que je me moque totalement de ce qu'ils pensent au sujet de tel ou tel sujet.



A ce stade, il y a toujours des manifestations d'étonnement. Mais avant que quiconque puisse envisager de s'indigner et de provoquer de l'agitation, je précise : « Peut-être vous demandez-vous pourquoi vos sentiments sur le sujet que nous traitons ne m'intéressent pas ? Eh bien, parce que je veux savoir ce que vous savez à propos du sujet abordé et non ce que vous en pensez. Nous ne sommes pas ici pour nous émouvoir les uns les autres mais pour raisonner ensemble de façon critique. »

Les regards perplexes disparaissent. Les étudiants comprennent alors qu'une discussion raisonnée ne peut pas se faire sur la base d'une exposition des sentiments des uns et des autres : « Je crois que... Je pense que... »



Ce point capital devrait aussi être admis au sein de l'Eglise. Le catholicisme, en effet, a toujours attaché une grande valeur à la raison. Par « raison », il ne faut pas entendre uniquement ce qui se rapporte aux sciences donnant accès aux secrets de la nature. Il faut aussi entendre la raison qui nous permet de savoir comment utiliser correctement les informations dont nous disposons ; il faut entendre les principes de logique qui nous disent que 2 fois 2 ne peut jamais donner 5 ; il faut enfin entendre que la raison consiste en notre capacité à connaître la vérité morale et à comprendre et à expliquer la cohérence de la Révélation divine.

La façon d'utiliser la raison a parfois conduit vers un hyper-rationalisme qui a pu gangréner la théologie scolastique au cours des années précédant la Réforme luthérienne. Cependant, aujourd'hui, l'hyper-rationalisme n'est pas le problème auquel est confronté le christianisme dans les pays occidentaux. Nous sommes plutôt confrontés à son exact contraire qu'on pourrait désigner par l'expression latine « affectus per solam ».

« Affectus per solam » : *mon* ressenti... Le ressenti personnel est caractéristique de l'atmosphère dans laquelle baigne actuellement l'Eglise, surtout dans les pays de vieille chrétienté.

Le « ressenti » ne concerne pas seulement le point de vue de quelques fidèles catholiques ; il touche aussi la foi elle-même et la ruine en la transformant en un simple « ressenti » qui varie d'une personne à l'autre.

Au cœur de ce « ressenti » qui se répand aussi bien dans la théologie que dans le catéchisme et plus encore dans la liturgie, se trouve une exaltation des sentiments qui conduit à une dépréciation de la raison et, par la suite, à une infantilisation de la foi chrétienne et de son expression liturgique.



Quels sont les symptômes de l' « affectus per solam » ?

L'un d'eux est l'utilisation, dans les homélies, d'un vocabulaire qui relève davantage de celui utilisé par les thérapeutes que de celui employé par le Christ et ses Apôtres : des mots comme « péché » disparaissent pour être remplacés par « erreurs », « égarements » ou « tristesse » ; on participe à une « absolution collective » pour se « réconcilier », comme on participerait à une thérapie de groupe pour se débarrasser d'une addiction au tabac ou à l'alcool.



De même, le « sentimentalisme » conduit à s'indigner dès que quelqu'un rappelle avec force que certaines conduites ne sont pas compatibles avec les principes élémentaires de la foi catholique : « Vos propos sont blessants », dit-on alors au trouble-fête ; ou encore : « Vous portez un jugement sur les personnes ».

En d'autres termes, la vérité ne doit plus être affirmée si elle risque d'aller contre les « bons sentiments » d'une personne. Quel dommage que Jésus n'ait pas connu cette bienveillance à l'égard des sentiments personnels : il aurait ainsi pu éviter de blesser la Samaritaine en lui rappelant son histoire avec ses cinq maris et son concubin (Jn 4, 16-17).

L' « affectus per solam » nous fait aussi oublier la vérité sur l'existence de l'enfer, ce « lieu » dont parle le Christ et où sont ceux qui meurent en demeurant volontairement en état de péché mortel. Le sentimentalisme évite tout simplement d'aborder le sujet. Chaque fidèle peut d'ailleurs se poser la question : à quand remonte la dernière fois qu'il a été question, au cours d'une homélie, de la possibilité qu'on puisse être à jamais séparé de Dieu ?

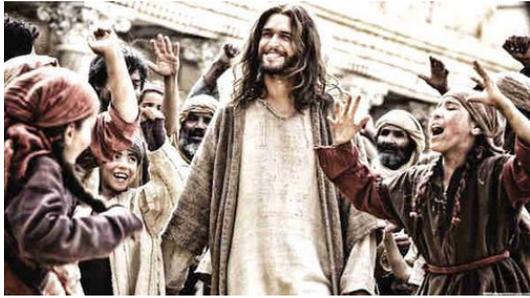
Au cours des actuelles messes d'enterrements, on fait le silence sur cette question alors même que les chants de la liturgie officielle de l'Eglise font mention d'une possibilité de la peine éternelle de l'enfer et invitent à prier pour éviter aux âmes des défunts d'être privées à jamais de la Lumière divine.

A la place de ces chants liturgiques, on préfère reprendre des petits refrains où il est question d'une espèce de paradis comparable à une île enchantée sur laquelle tout le monde est accueilli à bras ouverts.

Très curieusement, il n'y a plus guère qu'une affirmation qui puisse encore faire tiquer les gens : c'est si on leur dit que l'amour de Dieu est tel qu'il se pourrait bien qu'Hitler soit au paradis... Là, on entend tout de même dire : « Ah non ! Pour une crapule de cette espèce, il doit tout de même bien y avoir un enfer ! »



Le sentimentalisme se révèle aussi dans certaines présentations de Jésus-Christ. Le Christ, dont les enseignements ont choqué ses propres disciples et qui a invité à refuser le péché à chaque fois qu'il parlait d'amour, ce Christ-là s'est en quelque sorte transformé en un gentil rabbin libéral, en une sorte de « gourou cool ».



Nous sommes désormais en compagnie d'un Jésus inoffensif qui ne nous invite jamais à changer nos vies pour les adapter à la vérité de la Révélation salvatrice. Le Jésus qui nous est présenté au cours des messes actuelles est « le gentil copain » qui nous dit « à chacun sa vérité » ou bien « sois fidèle à toi-même » ou « vis ta propre histoire » ou encore « qui suis-je pour juger ? » En résumé, il n'y a plus rien à

craindre : Jésus garantit le paradis - une sorte de « valium » éternel - pour tout le monde. Pourtant, ce Christ gentillet qu'on essaie de faire correspondre à notre sentimentalisme n'est pas celui que nous découvrons dans les Ecritures. Comme l'a écrit Joseph Ratzinger en 1991 dans « Regarder le Christ » : « Un Jésus qui est d'accord avec tout et tout le monde, un Jésus sans sa sainte colère, sans la dureté de la vérité et de l'amour vrai, n'est pas le vrai Jésus tel que le montrent les Ecritures, mais sa misérable caricature. Une conception de l'évangile où il n'y a plus la gravité de la colère de Dieu n'a rien à voir avec l'Évangile biblique. »

L'expression « dureté de la vérité » est importante. Mais le sentimentalisme qui infecte actuellement une bonne partie de l'Église via un certain clergé conduit à oublier la « dureté » de la vérité, c'est-à-dire, en réalité, l'exigence de la foi qui sauve les âmes. Certes, Jésus nous fait découvrir que Dieu est un Père plein de bonté. Mais il ajoute que cette bonté doit être acceptée dans la mesure où elle est totale et, par conséquent, ne peut pas être prise à la légère.

La question qu'il faut donc se poser aujourd'hui est celle-ci : comment se fait-il qu'une grande partie de l'Église a fini par sombrer dans ce qu'il faut bien considérer comme un « borbier de sentimentalisme » ? On peut relever trois causes principales.

Premièrement, le monde occidental se noie dans le sentimentalisme. Et les catholiques, comme n'importe quelles autres personnes, sont sensibles à la culture dans laquelle ils vivent. Veut-on des preuves de l'existence de cet « affectus » occidental ? Il suffit d'aller sur le Web ou de suivre les émissions télévisées, journaux télévisés y compris. L'« émotivisme » règne en maître à travers les tons de voix et les attitudes calculées en fonction de l'information à donner et imprègne la culture populaire, les médias, la politique et les universités. Dans ce monde, n'est plus « moral » que votre engagement passionné pour une cause particulière : protéger les hérissons et les crapauds en période de reproduction, faire du tri sélectif... Peu importe si la cause qu'on défend est raisonnable c'est-à-dire, dans le cas des exemples donnés ici, si le vrai problème n'est pas à chercher plus en amont, dans des comportements que nous ne voudrions pour rien au monde changer tant ils nous procurent du confort.

Deuxièmement, voyons comment, de nos jours, de nombreux catholiques comprennent la foi. Pour la majorité d'entre eux, la foi n'est plus qu'un « sentiment ». La qualité de la foi chrétienne n'est plus jugée qu'en termes de « ressenti », de « ce qu'elle m'apporte pour *mon* bien-être et *mes* problèmes quotidiens ». On oublie cependant une chose importante : le cœur de la foi catholique ne se trouve ni dans *mon* bien-être ni dans *mon*

« nombril ». Le catholicisme est constitué d'une foi immergée et vécue dans l'Histoire. Ce qui implique que pour croire, nous devons décider de faire confiance à ceux qui ont témoigné de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, qui ont transmis ce qu'ils ont vu au moyen de textes écrits et de traditions non écrites, et qui, nous en avons conclu, ont dit la vérité sur ce qu'ils ont vu. Cela inclut les miracles et la résurrection attestant de la divinité du Christ.

Le catholicisme ne considère pas ces faits comme des « belles histoires ». Etre catholique, c'est affirmer que ces faits rapportés se sont réellement produits et que le Christ a institué une Eglise dont la responsabilité est de prêcher cette Vérité sans relâche et jusqu'aux extrémités de la terre.

La foi catholique ne concerne donc pas « *moi et mes sentiments* » : elle concerne la Vérité avec un V majuscule.

Le salut de l'homme implique par conséquent de choisir librement d'accepter ou de refuser cette Vérité, de s'y conformer ou pas. Et il ne s'agit en aucune manière de subordonner la Vérité à mes émotions ou des sentiments collectifs s'exprimant à travers des liturgies bâtarde célébrées sur fond de chants sucrés !

En fait, si le catholicisme ne se base pas sur la Vérité, alors il faut se demander à quoi il sert et s'il est nécessaire de le conserver.

Troisièmement, l'influence omniprésente du sentimentalisme dans l'Eglise est le résultat obtenu par ceux - clercs et laïcs, mais clercs surtout - qui se sont employés à déformer les enseignements de Vatican II.

La réflexion sur le droit naturel était déjà passablement défaillante dans le monde catholique au cours des décennies qui ont précédé les années soixante. Mais elle a souffert d'une éclipse totale dans une grande partie de l'Eglise à la suite du dernier Concile, conduisant à ce que de nombreux théologiens bien en vue ont pu décider que tout ce qui justifiait l'Encyclique « *Humanae Vitae* » de Saint Paul VI pouvait - ou devait - être vidé de son contenu. Tout ce qui était fondé sur la loi naturelle a ainsi été écarté, passé sous silence.



Aujourd'hui, le prix à payer est le suivant : une fois la raison écartée de la foi, on peut facilement imaginer que la foi est en quelque sorte indépendante de la raison ; ou bien que cette foi d'une certaine manière hostile à la raison ; ou encore que les raisons de croire d'un catholique n'ont pas besoin d'être exposées et expliquées à d'autres. Mais détacher la foi de la raison est le plus sûr moyen de faire tomber l'Eglise dans le marais d'un sentimentalisme aussi ampoulé que vide dont nos pauvres liturgies actuelles sont l'expression la plus criante.

On peut mentionner d'autres raisons expliquant l'influence du sentimentalisme dans l'Eglise d'aujourd'hui : la disparition de la logique des programmes d'enseignement, une déférence excessive envers la (mauvaise) psychologie et la (mauvaise) sociologie de certains clercs formés dans les années 1970, la tendance à considérer l'Esprit-Saint comme un stimulant justifiant qu'on puisse aller jusqu'à contredire les enseignements du Christ, les liturgies sirupeuses dont raffolent les « équipes d'animation pastorale » et qu'acceptent de célébrer certains évêques pour ne pas faire de vagues, etc.

La liste est encore longue.

La solution n'est pas de minimiser l'importance d'émotions telles que l'amour et la joie, ou même la colère et la peur. Nous avons des émotions car nous ne sommes pas des robots et les sentiments sont des aspects constitutifs de notre nature humaine.

Cependant, les émotions humaines doivent être intégrées dans le contexte cohérent de la foi chrétienne, de la raison humaine, de l'action humaine et de l'épanouissement humain, comme l'ont enseigné Saint Thomas d'Aquin - entre autres - et les Pères de l'Eglise. Ensuite, nous devons conduire nos vies en conséquence.

Echapper à l' « affectus » ne sera pas facile : ce mal est dans l'air que nous respirons en Occident et, de plus, certains des plus hauts responsables de l'Eglise catholique semblent très réceptifs à tout ce qui relève du « sentimentalisme ».

Cependant, si nous ne nommons pas et ne contestons pas cet « émotivisme » débridé qui compromet actuellement le témoignage sur la Vérité, nous risquons de voir dans un avenir très proche l'Eglise catholique se transformer en une simple ONG dont la seule fonction sera de répéter les opinions du moment et de s'y conformer mollement.

D'après le professeur Samuel GREGG (Trad. DC/APL)